

**ABONNEMENTS**

Une Année, - - 60 centins  
Les abonnements se payent  
d'avance.

F. N. LEMIEUX, Communes, Ottawa, Ont

**ANNONCES**

La ligne, - - - 10 centins  
On traite à forfait pour les an-  
nonces répétées ou de grand  
format.

# LA REVUE BLEUE

Littéraire, Scientifique

PARAISSANT TOUS LES MOIS

DIRECTEUR  
GEO W. PARENT

RÉDACTEUR EN CHEF  
MAURICE DE PRADEL

MONTREAL, 20 FÉVRIER 1895

**SOMMAIRE DU No 1**

- |  |                            |  |                                   |
|--|----------------------------|--|-----------------------------------|
| 1. Avis.....   | <i>La Direction</i>        | 5 Poésie.....                            | <i>(Traduction de l'anglais.)</i> |
| 2. De l'influence de la Littérature sur les mœurs Poli-<br>tiques et Sociales..... | <i>Maurice de Pradel.</i>  | 6. Souvenir de garnison (nouvelle) ..... | <i>M. LeRoy.</i>                  |
| 3. Causerie sur l'alcoolisme .....   | <i>Dr Leslie E. Keeley</i> | 7. Beaux Arts .....                      | <i>Flaminio.</i>                  |
| 4. Les Lettres au Canada .....   | <i>Millevoys</i>           | 8. Poésie.....                           | <i>Louis Fréchette.</i>           |
|  |                            | 9. Les bienfaiteurs de l'humanité.....   | <i>Severus.</i>                   |

Toutes les communications, ainsi que les mandats postaux, doivent être adressés : Au Directeur de la REVUE BLEUE, rue St-Jacques, 97 (Banque du Peuple).

Bureaux de la "REVUE BLEUE"

97 RUE ST-JACQUES, MONTREAL

---

---

---

# PARENT FRERES

## AGENTS FINANCIERS

97 RUE ST-JACQUES

MONTREAL

---

—  
S'occupent de prets sur proprietes

Negocient prets sur

Eglises, Couvents et Colleges

---

... CORRESPONDANCE SOLLICITEE ...

---

---

---

## LA REVUE BLEUE

LITTÉRAIRE, SCIENTIFIQUE

MONTREAL, 20 FEVRIER 1895

Tous les articles publiés dans LA REVUE BLEUE sont inédits et écrits spécialement pour elle. Les manuscrits envoyés seront l'objet d'un examen spécial, et, en cas de refus, scrupuleusement rendus.

## AVIS

NOUS avons l'honneur de présenter au public le premier numéro de LA REVUE BLEUE. Nous ne croyons pas devoir accompagner cette présentation d'aucun commentaire. Le public, souverain juge, appréciera l'œuvre. Lui seul est compétent pour nous faire savoir, par son accueil, si nous sommes trompés, ou si nous avons été bien inspirés en croyant qu'il y avait une place à prendre, au milieu de nos honorables confrères, pour de loyaux écrivains convaincus que la plus haute, la plus noble mission de la Presse — surtout exclusivement littéraire, — est de ne se laisser jamais à la recherche incessante du Beau, du Bien, de l'Utile, dans les Lettres, dans les Sciences et dans l'Art, et de le faire en des formes absolument respectueuses de toutes les convenances.

Certes, cette Revue n'est pas à l'usage des petits garçons et des petites filles, mais nous pensons que, digne en tous points de leurs yeux purs, par sa langue châtiée et son esthétique, elle ne pourrait qu'ajouter au développement de leur intelligence : c'est dire qu'elle s'adresse à toutes les familles et peut être ouverte par toutes les mains.

Voilà, du moins, ce que nous avons voulu. Quant à l'honnêteté de l'œuvre, nous en répondons nous mêmes parce qu'elle ne dépend que de nous ; quant à la forme que nous avons désirée aussi irréprochable que possible et pour laquelle nous nous sommes entourés des meilleures garanties de talent et d'expérience dans les matières traitées, nous avons la conscience d'avoir certainement fait pour le mieux. A vous, lecteurs, d'en juger.

LA DIRECTION ET LA RÉDACTION.

## De l'Influence de la Littérature sur les Mœurs Politiques et Sociales (en France)

Il n'échappe point à l'esprit de l'observateur que, dans les pays ayant une littérature, les événements politiques concordent presque toujours avec les évolutions littéraires : Plus exactement, devrais-je dire que celles-ci ont précédé et déterminé ceux-là. Ce serait une banalité de vouloir démontrer que la Révolution de 89 s'alluma aux flammes des écrits de Voltaire et des encyclopédistes. Cette causerie je me bornerai à la prétention d'être un cours d'histoire, n'ayant nullement la plus fécond en enseignements sur mon sujet. J'ai, sans doute, des choses dures à révéler, et peut être pourrait-on me blâmer de les dire à l'étranger ; mais je considère le Canada, la nation amie, la nation sœur, comme de la famille française, et dans ce pays où sont connues et

appréciées nos grandeurs, on a le droit de connaître nos fautes, nos vices et le mal qui nous ronge.

Tout mouvement littéraire étant suspendu sous le despotisme du 1<sup>er</sup> Empire, tout mouvement politique le fut aussi ; et c'est seulement plus tard, bien après la disparition du colosse, que, brisant l'étreinte, sous l'irrésistible poussée du sentiment populaire, la superbe phalange d'étincelants écrivains qui eurent pour chefs les Carrel, les Marast, les Girardin et le grand Hugo, sonna la charge dans des articles et dans des vers qui mirent le feu à la poudrière de 1830, et qui restèrent, pour la postérité, les plus fières revendications qu'on entendit jamais, des libertés reconquises et si lourdement étouffées par la royauté renaissante.

Napoléon, dont le génie politique ne le cédait en rien à son génie militaire, et qui connaissait admirablement le caractère des français, savait que l'on pouvait leur arracher des lambeaux de leur chair pourvu qu'on cicatrisât les plaies avec ce baume qui, en France, guérit toutes les blessures : la gloire !

Aux cris timides, rarement hardis, que poussait parfois la liberté étouffée, il répondait par les coups de tonnerre d'Austerlitz, d'Iéna, de Wagram, et datait ses décrets draconiens de Berlin, de Vienne ou de St-Petersbourg. Il n'y avait rien qui pût prévaloir contre cette avalanche de lauriers ; et, c'est à tort, suivant moi, que l'on s'est élevé plus tard, contre les écrivains et les poètes français de cette époque qui entonnèrent l'Hosanna sous les pas du vainqueur du monde. Ceux là n'avaient fait que traduire en périodes sonores, les frissons d'enthousiasme qui remuaient la France jusqu'aux moelles...

Oh ! le galop des escadrons se rangeant en bataille dans la cour des Tuileries ! Les lourds canons ébranlant les pavés du Carrousel... et au milieu de tout cela, Napoléon, auréolé, resplendissant de gloire, apparaissant tout à coup dans les flammes des panaches multicolores, salué par les hurrahs d'une foule en délire et le cliquetis des épées de son étincelant Etat Major !

Cela, hélas ! nous ne l'avons plus revu ! mais nous sommes ainsi faits, que pour le revoir, pour sentir encore nos âmes tressaillir à la voix d'un pareil génie des batailles, nous serions prêts à sacrifier nos plus chères préférences ; et tenez pour certain que si un général surgissait qui nous rendît l'Alsace et la Lorraine, il pourrait, pour peu qu'il eût l'étoffe d'un César, poser ses deux éperons sur la gorge de la République.

Après tant de splendeur étoilée, il fut dur de retomber, brusquement, dans les lamentables ténèbres d'une monarchie cacochyme, haineuse, rétrograde, n'ayant rien appris, surtout rien oublié, et dont le premier acte, comme don de joyeux avènement, fut de se venger de la terreur rouge par la terreur blanche qui non moins odieuse que sa devancière, fit couler autant de larmes, et qui eut ceci de particulièrement lâche qu'elle était décrétee, di-*ons* le mot, pour ne pas employer celui trop hypocrite de tolérée, par un roi de droit divin, portant sur sa couronne la croix de Jésus et pour qui la mansuétude du Maître et le pardon suprême du Golgotha, demeurèrent lettres mortes !

Cette basse vengeance, entourée de tous les raffinements d'une cruauté imbécile, souleva la France de dégoût. Le pays sentait plus resserrées à ses poignets les menottes du précédent régime, moins l'effervescence qui les avait fait supporter à la lecture quasi quotidienne des bulletins de triomphe de la Grande Armée. C'était l'Empire, tracassier, ombrageux, despotique, dépouillé de tout prestige, sans honneur et sans gloire... C'était l'Empire, hélas ! sans l'Empereur !

La presse, plus muselée que jamais, rongait son frein ; mais l'encre déjà commençait à bouillir dans les écrittoires... Puis vinrent Charles X, la charte à chaque instant violée, et enfin les fameuses ordonnances de juillet qui

mirent le feu aux poudres ! Inoubliable époque ! Qui ne se souvient des fulgurantes philippiques des journaux de ce temps, dont les rédacteurs ont conquis, dans l'histoire de la presse, des palmes inflétrissables ? La plume d'une main, le fusil de l'autre, ils allaient, les vaillants ! des bureaux de rédaction aux tribunes des clubs, soulevant tout sur leur passage au souffle enflammé de leur parole et de leurs écrits... Le peuple, haletant, bravant la police et les gendarmes, se sentant mûr pour la liberté, résolut enfin d'offrir sa robuste poitrine aux balles royales. Après avoir remué des idées, on en vint, un beau matin, à remuer des pavés ; les barricades surgirent, et 1830 apparut !

1830 ! Quel est le lettré que cette date ne transporte pas d'enthousiasme ! car, ce ne fut pas seulement une révolution politique, ce fut surtout une révolution littéraire. Ce fut la genèse de toutes les pures gloires de la prose et des vers dont les noms et les œuvres retentiront aussi longtemps qu'il y aura des esprits pour comprendre et des cœurs pour sentir.

A franchissant la pensée des barrières classiques où se mouvaient à l'étroit les écrivains de la vieille école pour qui Malherbe et Boileau étaient l'alpha et l'omega de la littérature, le romantisme, d'un furieux coup d'aile, s'éleva jusqu'à l'empyrée et découvrit des horizons inconnus. Alors la lyre de Lamartine rendit des sons que le doux Racine n'avait pas même soupçonnés. Le scepticisme raffiné de Musset s'exprima en des accents que l'oreille humaine n'avait pas encore entendus ; et les éclairs jaillirent, et les tonnerres grondèrent, à l'admiration stupéfaite du monde, autour du trône olympien de Victor Hugo ?

Alors, gravitant dans l'orbite de ces génies, les Balzac, les Gautier, les Saint-Victor, les Gozlan, les Soulié et tant d'autres illustres, poussèrent, d'une main magistrale, le roman, poncif et démodé, dans le domaine social. Ils en firent le tableau rigoureusement exact des mœurs, des travers et des vices contemporains. De là, ces chefs d'œuvre où se rangent l'immortelle "comédie humaine" et les admirables livres des grands prosateurs de ce temps.

Et l'art enfin, la musique, la peinture, la sculpture, emboîtèrent le pas, et secouant les vieilles routines, donnèrent naissance à une pléiade d'artistes qu'aucun coin du monde, à aucune époque, n'avait ainsi réunis. Où donc, et sous quel ciel brillèrent en même temps des étoiles de la grandeur d'Eugène Delacroix, de Félicien David, d'Hector Berlioz et de David d'Angers ? Je cite seulement les maîtres ; leurs élèves illustres sont légion. Je vois bien, en Italie Raphaël à côté de Michel Ange ; je cherche en vain les grands musiciens de leur époque.

Et, durant 18 ans, à la faveur d'une liberté qui restera l'honneur du règne de Louis Philippe, les fleurs de la littérature et de l'art s'épanouirent à l'aise, répandant sur le monde leurs parfums dans d'impérissables productions.

Cependant, la politique, hélas ! mécontente d'un sort qui ne lui avait jamais été si doux, emprisonnait la royauté dans des dilemmes irritants. Le roi cédait toujours, et la politique grincheuse, furieuse de sa soumission, l'en récompensa en le précipitant de son trône.

Et, voici encore les barricades, de nouveau le sang versé, et enfin l'éclosion de ces fantoches grotesques de 1848, qui éclaboussant de leur bave le glorieux drapeau tricolore, enviant les lauriers sanglants des Jacobins, osèrent promener dans Paris la loque rouge de 93 que l'héroïque Lamartine arracha de leurs mains. Ce fut alors un chaos ! Les turpitudes les plus charantonnesques s'établirent fièrement de tous côtés, depuis les pantalonnades de Mr Caussidière jusqu'à cette incommensurable imbécillité qui s'appela : "Les ateliers nationaux", où l'on donnait deux francs 50 centimes par jour à tout citoyen qui voulait traîner une brouette et creuser un trou. La terre du trou creusé allait remplir un trou vide creusé à quelques pas, par un cama-

rade, et ainsi de suite, ...ils étaient des milliers. Cela devait éteindre le paupérisme !

Et, en ces temps mémorables, on vit éclore des systèmes phénoménaux ! Le socialisme, le collectivisme, le fouriérisme, et beaucoup d'autres choses en *isme*, finirent par effrayer sérieusement la bourgeoisie affolée... La deuxième République, sur laquelle on avait fondé de si belles espérances, s'en allait à vau-l'eau. On souhaitait tout bas une autorité incarnée ; on sentait le besoin d'un maître ferme qui mît à la raison cette vaste maison de fous qu'était alors Paris, une poigne enfin, un sauveur, pour tout dire !

Il existait ! il se tenait dans l'ombre, attendant son heure, qui devait trop tôt sonner !... On l'appela, il accourut. D'un tour de main, il étrangla la République comme un poulet, et l'Empire naquit !

Mon Dieu ! j'éprouve ici quelques scrupules. J'arrive à une époque où notre glorieuse histoire française s'assombrit ; et je vais non seulement le constater, mais aussi rejeter sur mes compatriotes qui s'aplatirent devant ce régime criminel, ayant le parjure pour base et la déportation pour appui, la lourde responsabilité des malheurs qui ont fondu sur ma patrie, et surtout, du mépris où nous fit tomber, à l'étranger, l'étalage effronté de nos folies et de nos vices soigneusement entretenus, exaltés, par les soins d'un maître sans scrupule et sans foi.

Un voile de deuil s'étendit sur tout ce qui prétendait rester pur dans les Lettres et dans les Arts. L'exil de Victor Hugo ! quelle éclipse dans le ciel littéraire ! La Presse, baillonnée, fut réduite au silence ; et le fils d'Hortense, absous de son crime par le déplorable *Te Deum* de Notre-Dame, n'eut plus, à ses pieds, que des écrivains qui, sans respect, pour leur talent, sans dignité, vendirent honteusement leur conscience et leur plume pour un habit de sénateur ou des palmes d'académiciens... Et, ces hommes, dont la plume, restée honnête, eut fait trembler le parjure sur son trône, préférèrent les délices d'une Capoue pestilentielle pour s'y gaver de la pâtée impériale.

Ah ! c'est bien de là que date notre effondrement moral ; et nous allons voir, tout à l'heure, quels fruits empoisonnés il a produit !

*Panem et circenses* ! tel fut le cri de l'empire : s'amuser, s'enrichir ! telle fut, à cette époque, la seule préoccupation des Français ! Et de fait, jamais on ne vit, à aucune époque, dans les théâtres et dans les livres, de plus dégoûtantes obscénités : ce qu'on n'osait dire (et que n'osait-on pas !) on le chantait, sur la musique d'Offenbach avec Hortense Schneider pour protagoniste, et un tas de banquiers véreux comme commanditaires des plus inavouables entreprises.

Et, au milieu d'une cour où la plus basse débauche se donnait carrière sous l'œil atone du maître, apparaissaient parfois, souvent ensemble, des souverains étrangers dont la présence ravissait ce gâteux couronné. Hélas ! triple imbécile ! ceux-là avaient lu "les Châtiments". Ils venaient constater, de leurs yeux, l'état de pourriture de l'arbre et s'assurer de l'heure où ils pourraient cueillir le fruit qui devait être l'épouvantable date de 1870.

Dieu, heureusement n'a point tout à fait exaucé leurs vœux. Des années se sont écoulées... La France, se ressaisissant enfin, meurtrie, mais non abattue, n'a reculé devant aucun sacrifice pour se relever. La reconstitution, quasi prodigieuse de son armée, de ses finances, de son commerce, est l'étonnement et l'admiration du monde ; et l'on se dit qu'une nation qui a en elle un tel ressort, une si puissante vitalité, ne peut pas périr.

Eh bien ! je la sais aujourd'hui très forte, ma chère France, je crois que le fer de l'ennemi aurait beaucoup de peine à l'entamer, et ce n'est certes pas la triple alliance que je redoute pour elle... mais j'ai bien peur qu'elle ne soit en mal de suicide.

O Dieu ! si le mal était sans remède, ne commettrais-je pas, en le constatant ici, un crime de lèse patrie?...

Mais, je continue, courageusement, avec la conscience de remplir un devoir !

C'est la tâche d'un penseur, d'un philosophe, d'un écrivain aimant son pays d'un immense amour, de ne lui point celer la vérité, et de lui crier, sans relâche, à chaque faux pas : Cas-e cou !

Ai-je donc besoin d'ajouter que le tableau que je vais tracer, tout sincère qu'il est, ne peint nullement notre société française tout entière... Il s'en faut ! Je ne sache pas, au contraire, de pays au monde où se manifestent de si hautes vertus, où se rencontrent d'aussi nobles caractères, où l'urbanité, les formes exquises, dans le ton, les manières, le langage, soient poussées à ce point extrême ; où la charité — cette fille du ciel ! — soit pratiquée avec un telle délicatesse et une pareille profusion.

Ce n'est malheureusement que la surface ! Cette société si chatoyante, si attirante, qu'elle exerce, jusqu'aux confins de la terre une irrésistible fascination, est menacée, minée par un chancre dévorant, qui émergeant peu à peu des bas fonds, a déjà gagné nos jeunes générations. Il ne faut pas qu'il aille plus loin ! il ne faut pas qu'il monte plus haut ! Et, c'est là terrain non encore contaminé que nous devons défendre. C'est pour les hommes de bonne volonté, les vaillants, les sincères, les vieux français demeurés inébranlablement fidèles à nos radieuses traditions, qu'il faut pousser un formidable *sursum corda* ! En avant ! pour Dieu et la Patrie ! contre les Français de la décadence !

Déjà ils se sont emparés du corps ; nous ne voulons pas qu'ils aient l'âme !

Avant de parler du remède que tant de bons esprits ne cessent de soulever ardemment, je veux faire toucher du doigt le poison, et je rentre ainsi dans mon sujet...

Durant mes longs voyages à travers l'Europe, et particulièrement depuis une vingtaine d'années, j'ai été maintes fois, frappé d'un fait qui vous est nécessairement bien connu. La plupart des familles décidées à envoyer leurs fils achever leurs études dans une université étrangère, n'éprouvent aucune hésitation s'il s'agit de l'Angleterre, de l'Allemagne, de la Suisse, voire même de l'Italie. Mais autre est leur attitude s'il s'agit de la France ! Paris, qui en est à la fois le cœur et le cerveau, inspire aux pères, aux mères particulièrement, une terreur insurmontable.

Pourquoi ? qu'est-ce donc qui peut justifier ces craintes, cette peur générale de la "grande Babylone" ? N'est-ce pas là que s'agitent, dans toute la puissance de leur génie, les plus grands savants du monde ? Où donc trouver une pléiade de pareils maîtres dans toutes les branches de la science et de l'art ? Où donc une Sorbonne ? Où donc un Collège de France ? des écoles de Droit et de Médecine où les plus illustres docteurs de l'univers ne se lassent pas de puiser de nouvelles lumières ? Où donc d'aussi merveilleux conservatoires et bibliothèques renfermant tous les chefs-d'œuvre du génie humain ? Où donc des musées comparables aux nôtres, où donc une Académie, gloire lumineuse de notre pays, gardienne sévère et impeccable de la pureté de notre belle langue, sous le contrôle incessant de tout ce que la France produit de plus grand dans les Lettres et dans les Arts ?

Oui ! Il y a tout cela, bien d'autres choses admirables encore. Mais, hélas ! cette superbe médaille a un revers qui grimace effroyablement...

Le dévergondage de l'Empire a poussé des racines profondes que rien encore, pas même les terribles leçons de la guerre, n'a pu extirper ! Une inénarrable immoralité plus révoltante dans nos théâtres où les obscénités les plus révoltantes ne choquent pas des oreilles et des yeux depuis longtemps blasés ; nos scènes de genre sont, pour la plupart, des exhibitions de chair ; et, dans de somptueuses

salles ouvertes à tous, où la jeunesse se rue, l'on offre aux plus redoutables appétits, des femmes nues sous prétexte de tableaux vivants ! Nos plus beaux boulevards sont livrés, même en plein jour, à la prostitution. Des filles attablées aux terrasses des cafés en vogue, amorcent le client qu'elles s'approprient à dépouiller.

Plus tard, à la sortie des théâtres, s'échappent des innombrables restaurants de nuit qui ne ferment jamais, les hurlements avinés de la fine fleur des lupanars, des fils de famille en rupture de morale et d'honneur, de provinciaux abrutis et d'étudiants noctambules !

Quelqu'un de vous, lecteurs, connaissant le Paris actuel, trouve-t-il le tableau trop chargé ? Quel admirable rôle une pareille démoralisation ne réservait-il pas à la presse, à une presse vraiment digne de sa haute mission ? Mais, celle qui prétend se respecter se contente de ne s'en point occuper, et celle, dite littéraire, ô blasphème ! surenchérit encore, dans des articles pornographiques à faire rougir des gendarmes ! Et cela s'étale partout, dans les kiosques, aux tables des cafés, aux vitrines des libraires, à grand renfort de gravures, je devrais dire gravelures, comme si le texte lui-même ne suffisait pas ; et vous voyez, arrêtés devant ces immondices, des petits garçons et des petites filles dont les yeux s'hypnotisent à les regarder !

On s'habitue, dit-on, à absorber des poisons. Je le veux croire ; du moins, ne corrodent-ils que le corps ; mais c'est l'âme, entendez-vous, l'âme de nos enfants que contaminent pour jamais ces exécrationnelles exhibitions ces lectures atrophiées... Et l'Etat, lui, qui a charge d'âmes, s'en lave lâchement les mains !

Un si épais fumier devait nécessairement favoriser l'éclosion d'une littérature spéciale. Elle a surgi, et en 20 années, secouant l'arbre où fleurissaient encore nos croyances, elle en a fait tomber toutes les fleurs et nous a formé une société que nous voyons rétrograder peu à peu jusqu'aux dégoutantes lupercales romaines.

Cette littérature érotique est sortie, court vêtue, égrillarde et canaille, du cerveau d'un écrivain dont le talent malheureusement s'impose, et dont l'esprit sadique s'ingénie à verser, dans les cœurs et dans les sens, une pluie d'eau forte qui les brûle et surexcite à tel point la matière qu'elle demande sans cesse à de plus violents piments, l'assouvissement de ses appétits désordonnés.

J'ai nommé M. Emile Zola.

Oh ! celui-là est un maître, et son école a recruté d'innombrables disciples... Ecole délétère ! où sombre toute morale, tout idéal ! où le respect filial, la famille, la religion, tout ce que vénéraient nos pères, sont balayés comme les feuilles des bois aux premières rafales de l'hiver !

Cet homme néfaste paraît ne s'attacher aux choses que pour les démolir ; et c'est avec du fiel qu'il écrit.

Semblable au cheval d'Attila sous les pas duquel l'herbe ne repoussait plus, tout ce qu'il touche s'effrite et se désagrège sous sa puissante main.

Dans l'*Assommoir*, il rava'e le brave ouvrier français à l'ignoble patron de Coupeau.

Dans la *Terre*, il fait de notre vaillant paysan, si laborieux, si croyant, si fidèle aux pieux enseignements de sa jeunesse, une brute lubrique, livrée aux pires instincts.

Dans *Pot bouille*, il couvre de sa bave la bourgeoisie, cette fière bourgeoisie, fille de ses œuvres, honnête, travailleuse et qui, devant l'effacement de plus en plus profond de nos vieilles races, semble devoir être, dans l'avenir, le seul rempart de nos institutions.

Dans la *Débacle*, il jette l'injure à notre brave armée vaincue en excitant chez elle la suspicion contre ses chefs trahis par la fortune !

Dans *Lourdes*, enfin, il s'attaque tout simplement à Dieu ! Et ce n'est pas tout ! Il nous promet, sur Rome un livre sensationnel où le Pape sera traité de bonne encre, et Saint

Pierre remisé au fond de quelque vieille légende biblique...

Et pendant que tant d'œuvres que devrait brûler la main du bourreau, font encaisser à leur auteur des centaines de mille francs, examinons quelle influence cette école funeste a jusqu'ici exercée sur notre société, dans ses mœurs et dans sa politique.

Si ce sont, (et il n'en faut pas douter,) les bonnes mœurs qui font la bonne politique, il va de soi qu'en l'état lamentable de notre moralité, nous ne pouvons avoir une politique recommandable, et, comme elle devrait l'être, digne du respect des nations.

Or, comme nous avons quitté la base solide sur laquelle seulement doit se fonder toute chose durable, livrés à nous mêmes, sans boussole, ballottés à tous vents, de la surface aux abîmes comme les bouées en mer, nous ne pouvons qu'aller à la dérive, exposés, à tout instant, à nous briser sur d'invisibles récifs...

Et c'est ainsi que nous voyons, jusque parmi ceux qui ont mission de nous diriger, les meilleurs esprits sombrer dans des compromissions honteuses, criminelles, et malheureusement impunies ! D'un bout à l'autre de l'échelle sociale, une soif inextinguible de jouissances rapides, à tout prix, s'est emparée des foules ; les pires moyens sont bons si le but est atteint et tout nous y pousse vertigineusement !

La sauvegarde des sociétés, la Justice elle-même est désarmée et impuissante à la répression des crimes ; car la culpabilité la mieux établie est absolument discutée à grand renfort de théories qu'on croirait élucubrées dans un cabanon de Bicêtre, et que de graves docteurs, frappés d'une inconsciente démence, développent imperturbablement à la barre même des tribunaux.

Quoi donc ! des crimes ! mais il n'y a point de crimes, il n'y a que des causes passionnelles, de l'hystérie et des névroses. Les plus grands criminels ne sont que des malades, et il faut se hâter de transformer nos prisons en hôpitaux confortables !

On croit rêver en entendant de pareilles choses, et c'est pourtant aux oreilles de tout un peuple bien éveillé qu'elles se débitent, et dans des chaires d'Université, et dans des articles de journaux, et jusque dans les écoles où le maître, s'il parlait seulement de Dieu, perdrait infailliblement sa place, mais à qui il est permis de déformer, en brisant en elles jusqu'au germe du sens moral, les jeunes intelligences qui lui sont confiées !

Donc, toutes les nobles traditions qui rattachent l'humanité à son essence divine, menacent d'être bientôt chez nous, impitoyablement foulées aux pieds : L'amour ? rengaine ! La charité ? duperie ! le dévouement ? billevesée ! La religion ? escobarderie ! Jouissons ! buvons, chantons ; après nous le déluge ! L'or est tout, Dieu n'est rien ! M. Rochefort le déclare, et M. Zola crache dessus !

Et, pendant ce temps là, comme le *Mane, Thecel, Pharès*, du festin biblique, des bombes anarchistes éclatent tout à coup dans une explosion formidable, remplissant de terreur les esprits que la folie n'a pas encore envahis !

Et, dans l'ombre, on ne sait où, insaisissables, invisibles, mais vigilantes et aux aguets, de nouvelles couches se préparent, la dynamite et le poignard aux mains, à se ruer sur une société en délire, énérvée, ivre de poisons, et qui, peut-être, n'aura même plus la force de se défendre ! Mais non ! non. Il n'en saurait être ainsi !

Disparaîs de mes yeux, vision funeste !

Non ! O vieille, noble et superbe France ! tu n'es pas condamnée à t'effrondre sous les coups de tes enfants ! Une réaction se fait, lente, mais sûre ! Et ce sont nos plus grands écrivains, à la tête desquels le libéral Jules Simon, qui s'en sont constitués les chefs !

De même que l'enfant prodigue, battu par les tempêtes de la vie, abreuvé de douleurs et de misères, revint vers son père, comme au seul port où il pût panser ses blessures, il

nous faut aller à la source qui guérit tous les maux, et, sans distinction de croyance, ni d'Église, remonter vers le Père !

Je crois ces temps très proches ; et j'entends déjà sonner depuis la capitale, jusqu'au plus humble village de mon pays, les cloches de toutes les confessions, et je vois la foule, de plus en plus nombreuse, se presser dans les temples— Signe certain que Dieu ne vous a point abandonnés ! Car, il est écrit, n'est-il pas vrai, Seigneur ! que la prière d'une seule âme juste suffit pour absoudre des milliers d'égarés !

Il y a, pour tout homme, sous la voûte de son crâne, une petite lumière qui brille pour lui seul et lui fait voir les vrais contours de la vie. Cette lumière, c'est la Conscience ! Soufflent les quatre vents du ciel ! Si l'âme ne s'est point souillée, la petite lumière s'élançera toujours, droite et pure vers le ciel d'où elle est venue

Eh bien ! nous avons laissé s'éteindre la petite lumière, et d'épaisses ténèbres ont envahi notre cerveau ; nous avons perdu la notion du bien et du mal, et c'est pour cela que nous allons en aveugles aux abîmes !

Mais, sonnez, cloches ! Sonnez chaque jour ! Sonnez sans cesse ! Sonnez le rappel de la Foi qui nous fit si grands, si fiers, si redoutables dans le monde ! Sonnez ! jusqu'à ce que les oreilles les plus fermées vous entendent, et Dieu rallumera le flambeau !

Alors, seulement, nous pourrons sans crainte, envisager l'avenir, et la tête inondée des rayons d'en haut, pousser le vieux cri de nos pères : *Gesta Dei per Francos !*

MAURICE DE PRADEL.

*Reproduction interdite.*

## Causerie sur l'Alcoolisme

La plus grande armée qu'on ait vue est celle de la mémorable guerre de Sécession. Les vainqueurs héroïques revinrent chargés de lauriers, mais hélas ! brisés, par les maladies, les fatigues, les privations et, par-dessus tout, malades par l'alcool.

Le gouvernement s'occupa plus tard de ces malheureux incapables pour la plupart de gagner leur vie et créa des maisons de refuge militaires à l'usage des invalides de l'ex-armée.

Malheureusement, on ne tint nullement compte du mal qui, bien plus que leurs blessures et la mutilation de leurs membres, avait fait parmi eux et faisait encore d'innombrables victimes—l'alcool.

Jusqu'à cette époque, l'alcoolisme n'avait pas été traité scientifiquement : la cour martiale, la salle de police et les punitions furent les seuls remèdes employés pour combattre l'ivrognerie chez les vieux soldats.

Aujourd'hui, la cause déterminante de l'ivrognerie est bien connue, mieux démontrée que celle de beaucoup d'autres maladies et sa cure est absolument certaine.

Il convient de dire que jusqu'ici le corps médical s'est obstinément refusé à reconnaître l'ivrognerie comme maladie. Ceux de ses membres qui en sont convaincus n'osent pas l'avouer. C'est le sort de toutes les découvertes humaines de se heurter au doute et à la malveillance avant de pénétrer dans le domaine de la pratique.

L'aveuglement ou la mauvaise foi de certains médecins ne saurait maintenant prévaloir contre la connaissance aujourd'hui indéniable de la nature pathologique de l'ivrognerie. Plus de 200,000 ivrognes ont été guéris par mes remèdes, et je puis dire que la satisfaction que j'en éprouve est la plus haute, la plus complète qui soit. Comme Horace, je puis dire : *Exegi monumentum !*

Beaucoup de médecins que les patientes études fatiguent sans doute, pour se dispenser de rechercher la cause de l'ivrognerie, se rangent à cette théorie commode que l'ivrognerie est héréditaire.

## Les Lettres au Canada

Il n'y a point d'erreur plus grossière et plus dangereuse que celle-là. Elle a malheureusement, comme toutes ses devancières, fait un grand nombre d'adeptes. Des écrivains, des avocats de la tempérance n'ont pas hésité à déclarer que nos vieux soldats décimés par l'alcool tenaient fatalement cette passion de leurs parents !

Il est pourtant clair, comme la lumière du jour, que la moitié au moins des alcooliques sont issus de parents, parfaitement sobres ; il est de même irréfutablement prouvé que beaucoup de personnes dont les parents étaient alcooliques se sont toujours abstenues de boire.

La seule propagation possible que je reconnais, est celle qui est transmise, dès le berceau, par l'usage des médications alcoolisées employées trop inconsidérément dans beaucoup de maladies de l'enfance. J'affirme que l'hérédité alcoolique ne remonte jamais plus haut ! Mais le goût de l'alcool acquis de cette façon pourra se développer chez l'adulte et le pousser irrésistiblement vers l'ivrognerie.

Aucune autre cause, aucune maladie, aucune circonstance, ne peuvent produire l'ivrognerie *en dehors de l'alcool* ; cependant bien des causes, bien des circonstances, peuvent inciter un homme à prendre son premier verre... qui sera, hélas ! suivi de beaucoup d'autres. Mais l'envie de boire, l'ivrognerie proprement dite, peut être guérie, quelle que soit la condition sanitaire physique ou mentale de l'ivrogne ; voilà ce que je prouve tous les jours dans mes Instituts.

Donc, la caractéristique de l'ivrognerie est une envie insatiable de boire. Celui qui entre dans cette triste voie ne sait pas où elle aboutit fatalement. S'il le savait, c'en serait assez pour le retenir.

L'envie de boire est causée par l'irritation des tissus nerveux imprégnés du poison alcoolique. Les fonctions naturelles des tissus nerveux dans le corps humain étant multiples et concourant aux agissements de notre être tant matériel qu'intellectuel, leur action, aussi bien dans notre sang que dans notre cerveau, est prépondérante.

On conçoit alors, lorsque nous buvons de l'alcool, que nos tissus nerveux s'en nourrissent comme se nourrissent d'eau les fibres des racines.

C'est seulement cet état qui provoque l'envie continuelle de boire que nous appelons ivrognerie : le germe morbide résidant dans les tissus nerveux, c'est donc bel et bien une maladie, et c'est sur ces tissus que doit opérer la cure.

Or, cette cure n'est nullement difficile et ne demande guère que quatre semaines.

Si l'on consulte à ce sujet les directeurs d'asiles d'ivrognes, ils répondent invariablement que ce n'est qu'en y enfermant les patients pendant des années que l'on peut leur faire perdre le goût de la boisson. Ces messieurs sont sans doute de bonne foi, mais ils se trompent parce qu'ils ne connaissent pas la véritable nature de la maladie de l'ivrognerie.

Si, par exemple un ivrogne est atteint d'une affection quelconque étrangère à l'ivrognerie ou même causée par elle, ces messieurs prenant l'effet pour la cause, se piqueront de guérir l'ivrogne en faisant, s'ils y parviennent, disparaître l'affection dont il souffrait.

On voit que, par ignorance, ou par routine, beaucoup d'eux sont encore fermés à la vérité pourtant éclatante et que des cures sans nombre, ont récompensé mes efforts et mes soins.

Mais, comme la vérité ne saurait jamais être assez proclamée et que c'est par une persistance incessante qu'il est possible de la faire pénétrer dans les esprits les plus rebelles, j'ai voulu, dans cette première causerie, m'attacher à établir quatre points principaux, à savoir : que l'ivrognerie est une maladie, qu'elle a son centre dans les tissus nerveux, qu'elle n'est pas héréditaire, et qu'elle est parfaitement guérissable.

DR LESLIE E. KEELEY.

Mr. Virgile Rossel, professeur à l'Université de Berne, un érudit et un lettré de marque, vient de publier un volume de critique littéraire qu'il a intitulé : *Histoire de la littérature française hors de France*.

Ce livre restera, non seulement parce que le sujet en est neuf ; car, ainsi que le dit l'auteur dans sa préface "il n'existe pas encore d'ouvrage complet sur la littérature française au delà des frontières de France ;" mais, surtout, à cause de la délicatesse de touche, de l'éclectisme raffiné, de l'exquis bon sens que l'auteur a apportés dans une œuvre ardue où il fallait se tenir à égale distance d'une nomenclature aride et d'une minutie qui eut nui à l'ensemble du travail.

Mr. Rossel, on le sent, a étudié longuement son sujet ; il a tenu à connaître intimement ce qu'il voulait décrire : et s'il parle, comme il en a le droit, en maître es-lettres, il le fait avec la conscience de n'avoir point reculé devant un labeur énorme pour se bien pénétrer du génie des littératures dont il entreprenait l'histoire.

Ce que cette étude volumineuse offre de particulièrement intéressant pour ce pays, ce sont les pages substantielles en leur élégante concision, que l'auteur consacre au berceau, à la rude culture et à l'essor des Lettres Canadiennes, hommage d'autant plus appréciable qu'il émane d'une plume française comptant parmi les meilleures.

C'est à ce titre surtout qu'elles valent d'être lues, étudiées, approfondies, car une sèche synthèse n'en peut donner qu'une idée nécessairement imparfaite.

Après un large et rapide coup d'œil sur le Canada historique, Mr. Rossel entre à pleines voiles dans son sujet ; et, dès qu'il l'aborde, son premier soin est de mettre les choses au point, non sans quelque hésitation, toutefois.

Nourri abondamment de la pure moelle des Lettres françaises, il devait avoir hâte de trouver à qui parler ; mais il a tenu à s'étendre longuement sur la genèse laborieuse de la littérature nationale, et il le fait avec une parfaite justesse d'appréciation, en des termes où la critique est tellement amène qu'elle en paraît quelque peu timide.

Il ne veut rien affirmer tout d'abord ; il tâte l'eau avant d'y entrer, et c'est par l'interrogation qu'il commence.

"Si, dit-il, le sentiment national s'est maintenu très ardent, la langue aurait elle subi, sans défaillance, l'épreuve du divorce violemment consommé en 1763 ? N'aurait-elle rien perdu des qualités de souplesse, de précision, de clarté, de vigueur qui constituent son génie ?"

Où ne saurait pousser plus loin la mansuétude et l'on pourrait croire que la critique va couler ainsi, jusqu'à la fin, comme un ruisseau limpide sans rides ni cailloux.

Mais, (remarquez ici le grand art du procédé ;) l'auteur se heurte tout de suite, — il le cherche certainement — à ce bon Mr. du Bled, lequel "a mis un peu de complaisance dans son admiration pour le Canadien" ; et le voilà qui cite amplement et avec une complaisance malicieuse, comme pour mieux préparer le lecteur au coup droit qu'il va frapper.

Puis lorsqu'il arrive à cette affirmation stupéfiante de l'écrivain qu'il tient sous sa plume, "que le Canadien parle aujourd'hui le français du 17<sup>ème</sup> et du 18<sup>ème</sup> siècles, cette langue savoureuse et si robuste de la Touraine et de Ville de France," c'est plus qu'il ne peut supporter... Corneille, Racine, Molière, Rousseau, Voltaire lui apparaissent les joues rouges de ce soufflet, et il calme leurs mânes par cette seule phrase : "La vérité pure est que la langue est corrompue."

A la bonne heure ! vous pouviez, Monsieur, commencer tout vite par là.

Assitôt après ce petit pétard qui a dû coûter à sa courtoisie, et comme pour se le faire pardonner, Mr. Rossel se hâta d'appeler à la rescousse un maître incontesté : Mr. Arthur Buies.

Oh ! il ne pouvait mieux choisir ; celui là n'y va pas de main morte.

"Ce qu'il y a de moins français chez nous, s'écrie-t-il, c'est la langue !"

Enfin ! voilà donc la vérité toute nue sortie de son puits pour laisser Mr. du Bled y piquer une tête... Qu'il y reste !

Cherchant ensuite les causes de cette décadence, c'est encore à Mr. Buies que Mr. Rossel va les demander,

"L'air ambiant, la manie d'adulation mutuelle, l'absence de critique, la flagornerie pâteuse des amis, ont fait naître chez nous d'incroyables et d'insupportables prétentions.

Et, comme il ne pouvait cacher son écœurement du relâchement et du pathos de la Presse, Mr. Rossel lui dit son fait ; mais, par la bouche d'Alphonse Lusignan :

"Ce sont bel et bien nos propres journalistes qui tuent notre langue."

J'ouvre ici une parenthèse.

La plupart des écrivains qui ont l'honneur de tenir une plume dans la Presse canadienne sont des hommes instruits, de parfait langage, ne le cédant à qui que ce soit de leur confrères de France sur les connaissances spéciales du difficile métier des Lettres ; D'où vient qu'aujourd'hui encore la rude appréciation d'Alphonse Lusignan soit de plus en plus applicable ?

Est-ce apathie, indifférence, sacrifice coupable au mauvais goût des masses ? de tout cela un peu certainement.

Il ne faut donc point s'étonner si parfois un Maître écrivain fourvoyé dans la lecture de la Presse Canadienne, lui décoche, après Lusignan, un trait comme celui-ci :

"Le journalisme canadien, s'écrie M. Rossel, c'est le bouillon Duval de la prose."

Le mot est charmant et restera.

Et le barreau donc ! "quel conservatoire d'anglicismes, de barbarismes, de solécismes ! quelle trituration de la syntaxe et du vocabulaire, depuis la prise de serment jusqu'à la transquestion des témoins !"

M. Rossel constate cependant la levée de boucliers des bons auteurs Canadiens contre "les gâcheurs" ; Buies, Lusignan, Fréchette, Hubert LaRue, Oscar Dun, Drolet, Dansereau, pour ne nommer que les principaux. "Ceux là sont en exemple, ils châtient leur style, ils font la toilette de leurs idées et le goût public finira bien par leur donner raison."

Bien des choses ont entravé la marche des Lettres Canadiennes ; d'abord le "primo vivere." La plume, ici, est une nourrice par trop sèche ; et les meilleurs, parmi ceux qui l'ont maniée en maîtres, ne lui ont dû que des jouissances exclusivement intellectuelles.

Il est d'autres causes aussi qu'il ne me convient pas de dire, si non celle-ci pourtant : que c'est malheureusement hors du Canada que ceux qui se sont fait un nom dans les Lettres de ce pays ont été contraints d'aller étancher la soif de leur esprit et de leur âme aux sources vivifiantes de la littérature Française ; seul foyer où se puisse forger cet outil précieux : le style.

Ceux-là, seuls, ont eu la joie et l'orgueil de voir pousser leur ailes et ont pu tracer en une envolée parfois puissante un sillon profond dans la littérature nationale.

Il m'est impossible, dans ce cadre étroit, de suivre Mr. Rossel page par page. Tout est à lire et à retenir dans son étude si consciencieuse dont je ne puis indiquer que les lignes principales. Je ne sais si ce volume remarquable se peut trouver dans les librairies de Montréal ; mais je veux engager l'auteur à faire don d'un ou deux exemplaires aux bibliothèques publiques du Canada.

Après avoir passé en revue les caractères généraux de

la littérature nationale, depuis la domination Française jusqu'à nos jours, après avoir cité les historiens, de du Calvet à J. Doure, avec une analyse savante de leurs travaux, Mr. Rossel passe à l'éloquence parlementaire, puis au roman et à la poésie. Et il n'oublie personne, n'avez crainte. Tous les noms coulent sous sa plume ; il s'en voudrait d'en oublier un seul. On dirait le rappel des artistes à la fin d'un cinquième acte : Tous ! Tous ! jusqu'au dernier poëtereau. Revenant sur la Presse dont il salue les hommes marquants qui l'ont honorée, Mr. Rossel lance cette dernière appréciation tombée de haut : "Le journal est le pain quotidien littéraire au Canada, son influence sur la littérature du pays a été et sera décisive ; et il dépend de lui de stimuler cette littérature ou de la perdre." Quelle leçon en ces quatre lignes !

Puis voici les poètes : Joseph Lenoir, "un Lamartine Montréalais" Henri Fiset, "un fin sertisseur de rimes," Crémazie "âme profonde avec un coin de génie," Lemay, "le plus persévérant des poètes Canadiens," puis enfin Louis Fréchette, "le seul poète Canadien connu en France" et d'ailleurs le poète le plus remarquable du Canada." Et Mr. Rossel ajoute :

"Bien plus que Crémazie ou que Lemay, il a le sens et le goût de la forme ; et il chante comme eux, sans dessein et sans effort, au seul appel de la voix divine."

Je m'arrête. Il faudrait tout citer. En résumé, ces pages de Mr. Rossel sont un hommage et un encouragement précieux. Elles prouvent l'intérêt de la France littéraire pour sa sœur Canadienne. C'est maintenant aux écrivains de la génération actuelle de s'en montrer dignes par des œuvres fortes, bien pensées, bien écrites surtout, auxquelles les portes et les cœurs de la mère-patrie ne demandent qu'à s'ouvrir.

MILLEVOYE.

## Tournoi de poètes

Il y a quelques années, dit le Journal "Le Globe" de Boston, le poète David Basker, résidant dans l'Etat du Maine, écrivit et publia, après la naissance de son premier enfant, la poésie suivante :

Accablé de fatigue, un soir le bon Saint Pierre  
S'endormit sans fermer la porte d'or des cieux.  
Un petit ange alors s'échappa, tout joyeux  
D'être libre, et voulut descendre sur la terre.  
Une étoile était là, filant à ce moment,  
Et l'ange, assis dessus, arriva promptement.

Aux rayons du matin se jouant sur sa couche,  
Ma femme ouvrit les yeux, et rougissant soudain  
De pudeur et d'amour, sentit près de son sein  
Le petit enfant blond dont souriait la bouche...  
Et ce fut un tableau d'ineffable bonheur,  
Cette mère pressant cet ange sur son cœur.

Seigneur ! s'écria-t-elle, accorde cette grâce  
Lorsque tu trancheras la trame de ses jours,  
Que, fidèle à tes lois il soit resté toujours.  
Dieu, toi dont la bonté que jamais rien ne lasse,  
Fais qu'il n'ait épuisé que la coupe de miel  
Et puisse retrouver le chemin de ton ciel.

A son tour, le poète Saxe ému de l'injustice commise, à son avis, par son confrère envers le grand Saint Pierre, écrivit ce qui suit comme la réponse du bienheureux gardien du paradis :



Depuis dix-huit cents ans, poète ! je le jure,  
Pas un jour, pas une heure, en ce saint paradis,  
Je n'ai quitté la porte où le bon Dieu m'a mis.  
Je l'ai très bien gardée, et c'est me faire injure  
Tant je regarde bien quiconque vient frapper,  
Que de dire qu'un ange a pu s'en échapper.

Mais, pour mettre vraiment les choses en leur place,  
Laissez-moi dans mon ciel. Vous, dans votre maison  
S'il survient un bébé, n'en demandez raison  
Qu'à votre tendre épouse et priez-la de grâce  
D'avouer franchement ce qu'elle sait fort bien  
Que c'est là votre ouvrage et nullement le mien.

Ayez donc ; s'il vous plaît, une grande lignée ;  
Je n'y mets point obstacle et fais même des vœux  
Pour que vos rejetons vous rendent bien heureux,  
Qu'à leurs jours la douleur soit longtemps épargnée ;  
Mais, pour l'amour de Dieu, monsieur, sans vous blesser,  
Ne me les faites plus, je vous prie..., endosser.

Traduit de l'anglais par M. DE P.

## La Vengeance du Colonel

(SOUVENIR DE GARNISON)

Sorti de St Cyr avec un numéro qui ne me donnait pas le droit d'être difficile, j'avais cependant lu et relu avec terreur la lettre de service qui m'envoyait comme sous-lieutenant, dans le fin fond de la Bretagne, et j'envisageais, avec un enthousiasme très modéré, la perspective d'aller passer dans un trou, dont le non seul fait frissonner de terreur les plus belles années de mon existence.

Enfin, j'avais rejoint le régiment et j'avais, comme les camarades, fini par m'habituer à la monotonie de la vie de garnison de petite ville.

Quatre heures venaient de sonner et je m'acheminais machinalement vers le Café de France, le plus luxueux des établissements de l'endroit, sur le balcon duquel s'étalait en belles lettres d'or, l'inscription pompeuse et ronflante : Cercle de M. M. les Officiers.

A vrai dire, il n'était pas brillant le Cercle de M. M. les Officiers ; il se composait d'une unique salle au plafond noirci par la fumée des lampes et des pipes ; une vingtaine de tables de marbre d'un alignement impeccable semblaient attendre les rares consommateurs, tandis qu'un très vieux billard, remontant pour le moins aux Croisades, avec son tapis sans couleur, rapiécé un nombre incalculable de fois, encomrait, car il n'était bon qu'à cela, l'appartement déjà bien trop étroit.

Après avoir salué respectueusement une jeune personne plutôt jolie, qui remplissait les hautes fonctions de préposée à la caisse et qui passait ses journées immobile dans son comptoir, comme une madone dans sa chaise, je me débarrassai de mon sabre et de mon képy, puis j'allai prendre place près de mes deux inséparables, de Joyeuse et d'Entrain, tous deux comme moi sous-lieutenants au beau 510e.

Nous étions encore trop jeunes pour goûter et surtout pour comprendre les douceurs du domino et du piquet à quatre, et nous nous contentions de passer le temps à bavarder et à jacasser de choses et d'autres.

Si mes souvenirs sont bien exacts, la conversation roulait ce soir là sur la prochaine soirée de la Sous-Préfète, sur le dernier thé de la Colonelle, et surtout sur le grand

événement du jour : l'arrivée imminente dans la ville de la plus grande étoile parisienne.

De gran les affiches placardées à tous les coins de rues, annonçaient la visite de la plus grande artiste de Paris ; mais ici ma mémoire me fait défaut ; ce que je me rappelle cependant, c'est qu'il était question d'Yvette Guilbert ou de Sarah Bernhardt, et que Joyeuse s'était déjà assuré la possession d'une loge d'avant-scène.

Au moment précis où la vieille horloge placée au dessus de la caisse frappait le dernier coup de cinq heures, la porte s'ouvrit brusquement, et comme mus par un ressort, tous les officiers se levèrent à la fois.

Un " Bonsoir Messieurs," prononcé d'une voix forte, dans laquelle pourtant perçait la bonhomie, nous invita à nous asseoir.

C'était le Colonel qui faisait son entrée.

Il avait l'habitude lui aussi de venir chaque soir de cinq à sept heures, lire les journaux de Paris ; cette opération terminée il appelait généralement deux ou trois officiers, heureux privilégiés, pour lui faire sa partie de piquet. A vrai dire, ces messieurs perdaient chaque soir consciencieusement, mais peut-être l'avancement était-il au bout ?

Ce qu'il y a de certain, c'est que plusieurs de nos camarades attendaient toujours, avec anxiété, le choix du colonel.

A cause de quelques petites fredaines, Joyeuse, Entrain et moi, n'avions pas ce qu'on appelle la cote, aussi n'étions nous jamais parmi les élus, poste d'honneur que d'ailleurs nous n'ambitionnions pas, au contraire.

Le Colonel avait adopté une place, *ma place*, comme il l'appelait ; c'était la table la plus éloignée de l'entrée, tout contre le comptoir de la jolie caissière à la quelle il daignait adresser de temps en temps un temps en temps une parole aimable.

Il trônait là, sur une banquettes recouverte de velours qui autrefois avait dû être rouge, et je ne me rappelle pas l'avoir jamais vu occuper un autre siège.

Mais revenons au soir qui nous occupe.

Après nous avoir fait signe de nous asseoir, il se dirigea, comme d'habitude, vers *sa place*, mais tout d'un coup levant les yeux, il s'aperçut qu'elle était occupée et par qui ? par un gros vieillard court, ventripotent, dont les yeux se cachaient derrière d'énormes lunettes bleues, le type achevé de l'employé de ministère en retraite.

C'en était trop pour le Colonel, il s'arrêta court, dévisagea l'important, puis saisissant la première chaise qu'il trouva à portée de sa main, il s'assit en appelant d'une voix de tonnerre :

— Achille !

Déjà Achille, le garçon de l'établissement, était à ses ordres.

*L'Autorité et le Gil-Blas !* hurla le Colonel.

Achille, interloqué, reparut quelques secondes après, les deux journaux à la main, puis esquissant son plus gracieux sourire :

— Votre absinthe ? mon colonel.

— Ah ! non, par exemple, exclama le chef du 510e, pas d'absinthe ce soir, tu te moques de moi. C'est un verre d'eau que je prendrai.

Achille, complètement ahuri, n'y comprenait plus rien du tout ; nous qui avons été témoins de la scène, n'étions guère plus avancés.

Après quelques instants d'un silence glacial, le bruit des dominos reprit le dessus et les conversations s'entrecroisèrent de plus belle jusqu'au moment où le président de table nous rappela avec dignité que l'heure était venue de nous rendre au mess.

Il est inutile de dire que l'incident du cercle fit tous les frais de la conversation.

Chacun donnait son avis sur les causes probables de cette mauvaise humeur du grand chef.

Les gens privilégiés aux quels il faisait parfois l'honneur de les prendre pour adversaires au piquet, émettaient l'opinion qu'il avait peut-être reçu de mauvaises nouvelles au sujet de son numéro de classement ; les célibataires endurcis ne voyaient là que le résultat de quelque querelle de ménage un peu plus violente que les autres.

D'Entrain, Joyeuse et moi, pensions : que ce soit ce que cela voudra pourvu qu'il ne nous arrive pas de "tuile." C'était puissamment raisonné.

Le dîner touchait à sa fin lorsque le garçon qui faisait le service entra en disant :

Un pli pour Mr. de Joyeuse.

Joyeuse s'empressa d'en prendre connaissance, mais je m'apercevais bien au jeu de sa physionomie qu'il ne paraissait pas absolument satisfait.

Puis tout d'un coup, relevant la tête, "la voilà bien la tuile, Messieurs, écoutez plutôt :"

*Supplément au rapport.*

Toutes les permissions accordées ce matin sont annulées :

Demain matin, manœuvre du régiment sur le terrain de St Urbain. Départ à 4 h.  $\frac{1}{2}$  : le drapeau sera pris chez le Colonel à 4 h.

Et il conclut : qu'est-ce que vous dites de celle-là ?

L'effet produit fut complet, et les commentaires reprirent de plus belle. Il eussent peut-être duré toute la nuit si la douce perspective de nous lever le lendemain matin à 3 heures ne nous avait décidés à battre en retraite.

Le lendemain matin le rapport nous annonçait encore la même petite fête, et ma foi, il n'y avait plus de raison pour que cela s'arrêtât.

Quand le Colonel fit son entrée au cercle, nous étions déjà installés et bien décidés à ne pas perdre un de ses mouvements ; il renouvela la petite manœuvre de la veille, mais au verre d'eau pourtant, il ajouta un citron.

Ce fait n'échappa pas à d'Entrain qui avait sur le cœur le refus d'une permission, refus d'autant plus pénible que c'était pour aller passer une journée à la campagne, chez une charmante cousine qui l'en avait prié.

Bon ! risqua-t-il, peut-être un peu haut, il paraissait que cela va mieux.

Malgré tous nos efforts, nous restions pourtant toujours au même point. A l'encontre du proverbe, les jours se suivaient et malheureusement se ressemblaient, tous, officiers et soldats, étaient devenus hargneux, la mauvaise humeur était à l'ordre du jour.

On était arrivé au vendredi soir, et nous en étions toujours à discuter sur les causes probables de la crise du Colonel, quand il arriva au cercle ; mais ce soir là, il avait le sourire sur les lèvres, il était complètement transformé.

A peine fut-il installé à sa nouvelle place :

Achille, cria-t-il, mon absinthe ! et tu sais quelque chose de soigné ; puis se tournant vers notre table : de Joyeuse, d'Entrain et votre camarade que je ne vois pas, qui me tourne le dos, arrivez donc un peu ici que je vous apprenne le piquet :

Nous étions absolument anéantis tous trois, c'était la première fois que pareil honneur nous était fait : les heureux privilégiés étouffaient.

Mais notre semblant d'hésitation fut de courte durée, les désirs d'un chef étant un ordre, nous nous rendîmes à la table du Colonel.

Il était tout simplement radieux, perdit coup sur coup deux parties et la belle sans que sa bonne humeur s'en ressentit un instant, et quand la partie fut terminée, se tournant du côté de d'Entrain :

Dites donc d'Entrain lui dit-il, il me semble avoir vu passer pour vous ce matin, une demande de permission pour dimanche ? elle est accordée et je vous autorise même à ne rentrer que lundi matin pour le rapport.

A propos, reprit il a'ors en riant, il faut que je vous en conte une bien bonne, et il commença :

Vous avez dû remarquer que depuis huit jours, j'ai changé *ma place* ici : cette espèce de vieil amphibie, qui est là-bas dans le coin, a trouvé le moyen de prendre celle qui était bien la mienne puisque je l'occupais tous les jours depuis cinq ans.

Je ne pouvais pas laisser passer la chose comme ce'a, je n'aurais pas été digne de commander le 510e.

Il me fallait une vengeance ; j'ai cherché, j'ai trouvé et aujourd'hui, je suis vengé.

Lundi soir en sortant d'ici, je me suis renseigné sur ce qu'était ce vieux singe, le hasard m'a servi à souhait, l'animal habitait juste en face de mon hôtel.

C'est alors que je me suis douté que le vieux crocodile n'aimait pas la musique le matin, je crois lui en avoir servi et de la bonne depuis huit jours, et j'ai fait répandre dans le quartier, le bruit que cela allait encore durer au moins trois mois.

Tout à l'heure, en sortant de chez moi, j'ai aperçu à sa porte une belle affiche fraîchement collée : Maison à louer.

Oui, messieurs, le vieux phoque déménage, il m'avait forcé à changer *ma place*, moi je l'ai forcé à changer de maison.

Vous savez maintenant pourquoi le drapeau sortait tous les matins.

Inutile de dire, que nous partîmes tous trois d'un franc éclat de rire, pendant que le Colonel répétait à mi-voix : "elle est bien bonne, elle est bien bonne !"

Puis se tournant vers la caisse :

Achille cria t-il :

Apporte moi du papier, une plume et beaucoup d'encre. Quelques instants après, il remettait un pli à d'Entrain en lui disant :

Soyez assez bon de remettre cette lettre au quartier, vous passez devant pour aller dîner, et pour votre peine vous pourrez ne rentrer que mardi matin.

Et maintenant, messieurs, je vous laisse, je m'aperçois que vous êtes en retard.

La commission faite, nous fîmes notre entrée au Mess et d'Entrain en quelques mots, avait expliqué toute l'histoire qui fut accueillie avec une franche gaîté.

Au moment de sortir de table, un planton apportait un ordre ainsi conçu :

"Contre ordre pour l'exercice de demain matin.

"Le Colonel, heureux d'avoir constaté que depuis cinq ans qu'il commande le régiment aucun militaire du 510e à quelque degré de la hiérarchie qu'il fût placé, ne s'est jamais laissé berné par un civil et tenant à témoigner toute la satisfaction qu'il en éprouve, lève toutes les punitions.

Les hommes seront libres demain à partir du réveil."

Cette lecture faite, ce fut du délire.

Le lendemain ; la vengeance du Colonel avait fait le grand tour de la petite ville.

Chacun reprit son petit train de vie habituel.

Le bal de la Préfecture fut un succès.

Yvette ou Sarah nous fit, comme par hasard, faux bond, mais nous ne perdîmes pas grand chose ; elle fut remplacée au pied levé par Francisque Sarcey qui, suivant son habitude, tint sous le charme son auditoire quatre heures durant en traitant en maître la question bien délicate : de l'influence de la maladie des pommes de terre, sur l'éducation morale du cochon.

Et dire qu'il se trouve encore des gens pour soutenir qu'on manque de distractions dans les petites villes de province !

MAURICE LEROY.

## Beaux Arts

Notre bonne ville de Montréal, mérite à bon droit le titre de métropole commerciale du Canada. Ses industries sont nombreuses et florissantes, ses institutions financières sont solides, son négoce a des attaches avec celui du monde entier. Malheureusement, ce prodigieux esprit industriel paraît faire la place bien petite aux arts libéraux. C'est à peine, nous disait dernièrement un artiste qui a pu visiter les intérieurs d'un très grand nombre de nos familles riches, s'il existe en cette ville vingt cinq personnes possédant des œuvres d'art. Quelques aquarelles, dont la valeur ne dépasse pas cinquante dollars, cadre à l'or compris, des lithographies ou chromo lithographies, et surtout des glaces d'une dimension énorme, le tout agrémenté d'un ameublement banal et affreusement disparate, voilà ce que l'on rencontre le plus fréquemment.

Pour un européen habitué à la vue constante d'œuvres d'art, quel que part qu'il pénètre, même dans les familles peu fortunées, de Paris au Caire ou de Londres à St. Petersbourg, c'est là quelque chose de si anormal qu'il se croit tout à coup transporté hors du domaine de la civilisation. Il n'emporte pas de nous, croyons-le, l'opinion que nous avons de nous-même. Là où nous nous figurons l'avoir émerveillé, en étalant de la soie ou du velours sur des meubles sans style, ou en l'installant devant une glace d'essayeuse ou de marchand tailleur, il s'est senti pris d'une grande compassion pour notre mauvais goût.

Il serait temps, grand dieu ! que la presse du pays entreprit une croisade formidable pour combattre ce fléau de la banalité qui nous rend ridicules. Une femme très distinguée et de beaucoup d'esprit, a déjà ouvert la campagne, dans une excellente revue, et avec cette clairvoyance qui lui est habituelle, a résolument promené le bistouri sur la plaie. Nous la laissons parler : " Il est temps d'ouvrir les yeux aux belles choses—aux vraies belles choses, lesquelles ne consistent pas seulement en riches bijoux et en somptueuses toilettes. Il est temps que nous cessions de mériter le reproche d'une ignorance barbare pour tout ce qui concerne les arts....."

" En cela comme dans toutes les révolutions, la femme est l'influence dominante. C'est elle qui donne au luxe un caractère plus ou moins élevé. C'est de son goût et de son degré de culture intellectuelle que dépendent le succès et l'avancement des arts dans son pays."

C'est en effet par la femme, cette expression vivante du beau, que le bon goût prendra chez nous l'empire qui lui appartient. Nous aussi, nous faisons appel à la femme canadienne, et nous l'exhortons à nous donner la vue d'un intérieur digne de son charme et de sa grâce.

Pour cela, il n'est point nécessaire de se payer le luxe d'un voyage d'Europe. N'avons nous pas des artistes canadiens formés à la meilleure école, à l'école française ? N'avons nous pas " La Société des Arts " qui compte près de cent cinquante membres artistes français, la plupart exposants des Salons des Champs Elysées et du Champ-de-Mars ; cette brillante Société n'offre-t-elle pas actuellement en vente des centaines de tableaux dont beaucoup sont signés de noms justement célèbres ? Plus d'une fois nous avons visité ces galeries de la Société des Arts et notre étonnement a toujours été grandissant à la vue des trésors qu'elles contiennent. Plusieurs de ses toiles ne dépareraient pas le Luxembourg et nous nous demandons par quel moyen cette Société a pu se les procurer, alors, qu'en France, les nombreux connaisseurs ne reculent devant aucun sacrifice d'argent pour se procurer les chefs-d'œuvre de l'Art.

Mais, direz-vous, peu de personnes ont les moyens d'acquiescer des choses d'un prix aussi élevé.

A cela nous répondons : Eh bien ! procurez-vous des tableaux de moindre valeur marchande mais de même valeur artistique dont la Société dispose à des conditions faciles, et encouragez les distributions et tirages de la Société. Dans le premier cas vous garnirez votre intérieur, dans des prix exceptionnellement réduits, d'œuvres qui seront quand même d'un goût élevé, et dans le second cas, moyennant quelques sous, votre participation aux tirages pourra vous rendre l'heureux possesseur d'une galerie de tableaux qui complètera votre ameublement.

Non, la place de toutes ces toiles n'est pas aux murs d'un musée, quand nos demeures sont vides d'objets d'art. Elle est dans vos salons, mesdames, pour témoigner de votre goût, réjouir votre vue, celle de vos intimes et de vos invités. C'est là la place qui leur convient et que vous devez tenir à honneur de ne pas laisser vide. Si votre état de fortune vous permet de dépenser quelques centaines de dollars en achat de meubles et de tapis, ne négligez pas l'ornement principal, les œuvres d'art, sans lesquels vos salons ne sauraient avoir un cachet distingué.

Nous espérons que le public entendra notre appel. Tout le sollicite à n'y pas rester sourd, car outre le dévouement patriotique dont les promoteurs de La Société des Arts ont fait preuve, nulle autre institution, que nous sachions, ne s'est aussi bien pénétrée, non seulement de la lettre, mais de l'esprit du statut qui légalise ce genre de loterie. En effet, après avoir fourni à nos concitoyens un musée dont s'enorgueillit Montréal à juste titre, qui n'a guère ou point de rivaux en Amérique, cette Société, au prix d'importants sacrifices, a créé sans subsides ni compensation de la part des autorités, depuis bientôt deux ans, une école de dessin et de peinture fréquentée par environ cent élèves et où les cours se donnent gratuitement. Aussi, à la Société des Arts du Canada, reviendra l'honneur, en très grande partie, d'avoir créé une pépinière d'artistes qui plus tard feront la gloire de notre pays.

On comprendra que ce n'est pas, que ce ne peut être un esprit mercantile qui a présidé à la fondation de cette Société si l'on veut se rendre compte des sacrifices qu'elle a dû s'imposer, ce qui est aisé pour toute personne de goût qui visite ce musée sans égal au Canada.

En voyant ces admirables tableaux dont quelques-uns seraient couverts d'or sans être encore payés ; en songeant que ce sont les plus grands peintres français qui ont voulu répondre à l'appel de la Société par l'envoi d'œuvres d'une valeur marchande considérable ; en admirant les toiles signées par des artistes hors de pair tels que Rochegrosse, Yon, Sauzay, Petitjean, Français, dont les amateurs s'arrachent les œuvres à des prix exorbitants, on comprendra, nous le répétons, que ces maîtres illustres n'ont répondu à l'appel qui leur était fait que par un noble sentiment de l'art pour l'art et pour céder à la profonde estime que leur inspirait M. Brault l'homme éminent au goût si distingué et si sûr qui s'est dévoué à une œuvre digne des plus hauts encouragements et de la reconnaissance publique.

FORTUNIO.

## NOUVELLES A LA MAIN

Un Anglais demandait l'autre jour à Forain :  
—Qu'est ce qui se porte le plus à Paris en ce moment ?  
—Les menottes !

Un affreux pochard aborde, dans la rue St-Laurent, un policeman et demande :  
" Pardon... l'aut' côté d' la rue, s'-vous plait ?"  
L'agent étend le bras et indique le trottoir opposé.  
" Ah ! ben, fait l'ivrogne, ...c'est-y drôle... j'en viens... et on m'a indiqué c' côté-ci."

## EN MER

L'Océan roule en paix sa houle souveraine,  
Qu'argentent vaguement les reflets du ciel clair ;  
Et, l'aile ouverte, ainsi qu'un vaste oiseau de l'air,  
Notre steamer géant y plonge sa carène.

Le soleil radieux s'enfonce dans la mer,  
Drapant l'immensité de sa splendeur sereine ;  
Des vagues monte au loin comme un chant de sirène...  
Et pourtant sur ma lèvre erre un sourire amer.

O spectacle charmant ! spectacle unique au monde !  
Mais j'aime mieux les soirs où la tempête gronde  
Et dans les grands huniers jette son cri strident.

Ah ! c'est qu'il est trop lent le vaisseau qui m'enlève,  
Et que je vois là bas, loin là bas, dans mon rêve,  
Un doux berceau béni qu'on berce en m'attendant !

LOUIS FRÉCHETTE.

## Les Bienfaiteurs de l'Humanité

A bien des points de vue, ce siècle qui va finir l'emportera sur ses devanciers.

Les sciences, les arts, la littérature, s'y sont élevés à des hauteurs qui semblent ne pouvoir être dépassées, bien qu'il soit impossible de prévoir où se dresseront les colonnes d'Hercule devant l'essor de l'esprit humain, ni même si quelque nouveau Christophe Colomb ne parviendra pas à les franchir.

Des inventions géniales, des découvertes admirables ont bouleversé les vieux systèmes sur lesquels, jusqu'alors, s'étaient étayées les sociétés, et un monde nouveau est apparu qui, peut être lui-même, sera éclipsé par les travaux de nos neveux au siècle qui va naître.

Nous avons capté et assujéti le feu du ciel ; qui sait si, maîtres de cette puissance à peine soupçonnée, de sublimes ouvriers de l'avenir n'en feront pas le moteur d'une dynamique nouvelle qui nous semble aujourd'hui dans le domaine du rêve ?

On peut donc croire, qu'en l'état présent, l'application des plus stupéfiantes merveilles de la science est encore en quelque sorte embryonnaire. Elle ne sera jamais parfaite tant qu'elle laissera des désirs inassouvis.

Dans cet ordre d'idées, l'appétit humain est insatiable. Que la science parvienne à reculer les limites de la vie, ne lui demanderait-on pas de la rendre éternelle ?

Mais, d'autre part, n'est-il pas à craindre que toutes les forces réunies pour soulever le voile de ce qui doit peut-être nous demeurer caché, ne se heurtent un jour à un *Quos ego* formidable, et qu'un nouveau châtiment de Babel ne frappe d'une incurable démence les téméraires qui se seront obstinés à vouloir pénétrer l'insondable ?

C'est le secret de l'avenir.

Mais, ce que tu ne saurais, ô avenir ! ni nous enlever, ni parfaire, ce sont les faits que la science moderne a marqués d'un *non plus ultra* inviolable.

Arracher l'homme, d'une main sûre, aux serres des fléaux mortels qui déciment l'humanité dans sa fleur, n'est-ce pas mille fois plus grand, plus nécessaire, que la découverte de la vapeur et l'obéissance de l'électricité ?

Certes ! aux yeux du Maître de l'univers, toutes les inventions qui nous émerveillent, prêtassent-elles à l'homme des ailes pour fendre les airs, ne valent pas une seule existence sauvée.

Cela, je n'en doute pas, fera sourire le grand nombre de ceux qui spéculent sur les vies humaines, depuis le chef d'état guerrier, jusqu'aux exploités éhontés de bétail humain ; mais, je ne m'occupe point ici de ces hommes de proie. Je place Jenner, je place Pasteur, je place Roux, à mille coudées au dessus d'un Napoléon et des maltôtiers fameux qui, d'un coup de Bourse, réduisent à la misère, au suicide, leurs innombrables dupes.

A Jenner, le vaccin de la petite vérole.

A Pasteur, le vaccin de la rage.

A Roux, le vaccin du croup.

Voilà, certes des noms immortels voués à l'éternelle reconnaissance des générations ; voilà des titres de gloire que rien ne pourra effacer.

Mais la Variole, mais la Rage, mais le Croup, rendus aujourd'hui presque inoffensifs, sont ils donc les seuls terribles fléaux de l'humanité ?

Non, hélas ! N'y a-t-il pas la mystérieuse folie qui défie tous les traitements ? N'y a-t-il pas, surtout, les voies multiples qui y conduisent fatalement ?

On ne pourra vaincre celle là qu'autant qu'on aura fermé celles-ci.

Les trois principaux facteurs des désordres cérébraux sont :

—L'ivrognerie.

—L'érotomanie.

—Le surmenage intellectuel.

Je ne crois pas m'avancer trop en disant que le premier : — l'ivrognerie — bien que due à d'autres causes, présente exactement les mêmes prodromes de la folie que les deux autres, et que l'on ne pourrait guérir l'ivrognerie qu'autant qu'on parviendrait à rééquilibrer le cerveau, auquel cas le traitement serait absolument applicable au deux derniers facteurs.

Or, l'ivrognerie est-elle guérissable ? C'est ce que nous allons examiner.

Sur le vieux continent la question n'a reçu, jusqu'à présent, d'autre solution que celle-ci : l'amende pour les cas bénins, l'incarcération temporaire pour les cas scandaleux et la prison perpétuelle pour la récidive incorrigible.

Il y a une vingtaine d'années, un docteur américain, effrayé des ravages de l'alcoolisme, après avoir longtemps étudié et médité dans le silence, poussa tout à coup un cri qui retentit d'un bout à l'autre des Etats-Unis, — le cri d'Archimède : Eureka !

Qu'avait-il trouvé ?

La guérison radicale, disait-il, de l'alcoolisme, de la morphomanie et des stupéfians qui en dérivent.

On conçoit quel *ton* souleva, dans le camp des médecins et dans le public, cette audacieuse déclaration. Sans qu'on connût l'homme, avant qu'on eût la moindre notion sur son traitement on le traita, lui, de charlatan, son remède, de duperie effrontée.

Mais, les hommes de cette trempe ne se découragent pas aisément.

Aux aboiements de la meute de ses détracteurs, il répondit par cette affirmation si précise :

1o. " Que l'usage excessif de boissons alcooliques, de la morphine, de l'opium, cause une maladie particulière réduisant ses victimes à une impuissance absolue.

2o. Que cette terrible maladie peut être radicalement guérie et que le patient qui en a le désir et la volonté est remis, après quelques jours de traitement, dans la condition de santé physique et mentale où il se trouvait avant sa chute."

Puis, voulant pour ainsi dire, faire toucher du doigt son œuvre, il fonda à Dwight (Illinois), son premier Institut.

Soixante mille victimes en sortirent guéries en quelques années, et l'affluence devint telle qu'il fallut établir des succursales dans presque tous les Etats.

Mais, dira-t-on, tout cela est fort beau ; seulement, nous ne serions pas fâchés d'en avoir la constatation autrement que sur le papier.

D'accord ! Et vous avez parfaitement raison.

Où le docteur Keeley n'est, comme l'appelaient au début, ses confrères, qu'un charlatan vulgaire battant la grosse caisse autour d'une œuvre sans valeur, auquel cas, il ne mérite que l'indifférence et le mépris, ou bien il a vraiment tenu parole, il a fait, avec un succès indéniable, ce qu'avant lui, aucun médecin des deux mondes n'avait pu entreprendre. Alors, il est incontestablement un grand homme. Ce dilemme, n'est-ce pas, est inattaquable.

Il faut choisir l'une ou l'autre de ces deux propositions. — J'entends déjà une objection à laquelle je crois qu'il faut répondre sans retard.

— Pourquoi, si le traitement du docteur Keeley possède une pareille vertu, n'en fait-on pas l'application en Europe, en France par exemple, où l'alcoolisme par l'absinthe atteint des proportions effroyables ?

Eh ! mon Dieu, tout simplement par ce que c'est impossible. Le docteur Keeley a visité tout le vieux continent ; mais, il y a rencontré de telles difficultés qu'il a dû renoncer à ses intentions.

En France, et dans la plupart des Etats de l'Europe, tout traitement secret est rigoureusement interdit, alors même que son efficacité brûlerait les lunettes des vieux bonzes des Académies. (Que l'on se rappelle les procès de Raspail et du docteur Leroy.)

— Alors, le remède du docteur Keeley est un remède secret ? Est-ce que Pasteur et Roux ont fait autant de mystère autour de leurs découvertes ?

Non ! Mais que l'on veuille bien observer qu'une souscription nationale, qui se chiffre par millions, les a non seulement récompensés, mais a, de plus, assuré la gratuité de leurs traitements. En Amérique, la reconnaissance est beaucoup moins chaude. Personne ne peut raisonnablement contester au docteur Keeley le droit de garder le secret de ses travaux, et d'en tirer parti au mieux de ses intérêts.

En France, il est licite de tuer les gens avec les remèdes du Codex. Mais l'Académie de Médecine défend impérieusement de les guérir avec des remèdes dont elle ne connaît pas la composition.

Et puis, après tout ; est-ce que tout cela nous regarde, nous public ? La personne et les calculs du docteur Keeley ne nous appartiennent pas. Mais ce qui est bien à nous, ce que nous avons le droit et le devoir d'examiner, de scruter de près, de retourner sur toutes ses faces, c'est son remède, et nous ne voulons l'accepter qu'à bon escient.

Donc, docteur Keeley, vous affirmez que l'alcoolisme, la morphinomanie, en un mot, toute exacerbation du système cérébral, ne résistent pas à votre médication ; que le malade sortant de vos mains, après quelques jours, redevient maître de lui, que son mal est absolument disparu, et qu'il regarde avec un profond dégoût les boissons et les drogues dont il était devenu l'esclave : vous déclarez de plus que votre traitement n'est, *en aucun cas*, nuisible à la santé du patient ?

C'est parfait ! mais nous demandons des preuves. Prouver est adéquat à convaincre.

#### La propagande par les faits

C'est la meilleure et la seule probante.

Or, les faits abondent.

Celui qui écrit ces lignes peut dire qu'il a le doute tenace.

Il n'a nullement la pensée de faire ici une réclamation ; ce n'est pas son métier ; qu'on le sache bien !

Il fait de l'histoire.

Avant de placer le docteur Keeley au rang des bienfaiteurs de l'humanité, il a tenu à s'entourer de toutes les lumières possibles : Il a lu, il a consulté, il a vu, il a touché ;

et il a bien été forcé de se rendre, quand les plus hauts personnages des Etats-Unis et de l'Angleterre ont répondu ce que vous allez lire, quand le général William Franklin, président de la direction de maisons de refuge militaires nationales et de matelots invalides, déclare avoir passé, au nom de son gouvernement un contrat avec la compagnie Keeley pour l'emploi des remèdes du docteur Keeley dans sept refuges nationaux et vingt et un refuges d'Etat aux Etats-Unis.

Je laisse de côté les attestations des plus grands médecins de New York et de Chicago, tels que les docteurs Romaine Curtis, professeur de pathologie au Collège des Médecins de Chicago ; William Booz, le doyen des médecins de Carthage ; William Helmuth, le célèbre chirurgien de New York ; J. Baudry, professeur de médecine légale au Collège de Missouri ; Crawford, ancien chirurgien de l'armée ; Oscar de Wolf, J. Payne... etc., tous admirateurs enthousiastes des résultats obtenus par le traitement Keeley : *La Revue* tout entière ne suffirait pas pour cette nomenclature. Je veux citer d'autres témoignages irrécusables.

Les voici :

## Une Lettre de Lord Graves

PAIR D'IRLANDE

A un meeting tenu le 29 novembre 1893, à St. Michael's Schoolroom, Ebury Square (Londres), sous la présidence du Révérend Chanoine Fleming, Chapelain ordinaire de S. M. la Reine, la lettre suivante a été lue par l'honorable président :

HOTEL ROYAL, Plymouth, Nov. 28 '94.

CHER CHANOINE FLEMING :

Je suis au plus grand regret de ne pouvoir assister demain à votre meeting, car je porte le plus vif intérêt au traitement du docteur Keeley dont j'ai éprouvé personnellement les merveilleux effets.

Je sais que certains praticiens osent déclarer qu'il vaut mieux n'être pas guéri que de l'être par un remède secret. Cette assertion est, à mon avis, cruelle et ridicule. Je n'en veux pour preuve que ma propre expérience.

Pendant environ 14 ans, j'ai été un véritable esclave de la morphine. Je m'injectais, *chaque jour*, à l'aide de la seringue hypodermique, de 24 à 30 grains de cette drogue (1), et de 15 à 20 grains de cocaïne.

J'étais devenu un homme absolument inutile sur la terre. Je le sentais, mais ma passion était tellement puissante qu'il me semblait que je ne pourrais plus exister si j'y devais renoncer.

Aucun médecin n'avait pu me guérir.

J'entendis alors parler du traitement Keeley, et au mois de septembre 91, j'eus le plaisir de rencontrer l'éminent docteur à Genève.

Au mois de mai de cette année, je reçus un télégramme de M. Keeley qui m'appelait immédiatement auprès de lui. Je m'y rendis sans retard.

A mon arrivée, à Dwight, je fus livré aux soins d'un médecin de l'Institut qui m'enleva aussitôt mon stock de morphine et d'instruments.

En cinq semaines, j'étais guéri ! J'étais redevenu un homme, et pour la première fois, depuis 14 ans, je goûtais enfin le bonheur.

(1) La morphine, qui est insoluble dans l'eau, s'emploie rarement seule ; on la combine avec l'acide chlorhydrique et on forme un sel, le *chlorhydrate de morphine*. Pour les injections sous cutanées, on emploie une solution de chlorhydrate de morphine à l'aide d'une petite seringue terminée en aiguille qui pique et soulève légèrement la peau. Lorsque lord Graves parle d'injections de 24 à 30 grains, il veut dire que la solution de chlorhydrate équivalait à 24 ou 30 grains.

Je partis pour l'Angleterre complètement délivré du démon de la morphine qui avait empoisonné bien des années de ma vie ! Depuis ce temps, pas une seule fois, je n'ai tenté de revenir à ma funeste passion. Mon but, maintenant, est d'éclairer les malheureux morphinomanes et de les aider de mes conseils.

Au moment de mon séjour à Dwight, il y avait environ 400 personnes en traitement. Chaque train amenait de nouvelles victimes ; d'autres trains en partance emmenaient des femmes et des hommes ne pouvant contenir leur joie d'être guéris et sauvés.

Ai-je besoin d'ajouter que la majorité des patients, à Dwight, sont en traitement pour l'alcoolisme. Mais, que ce soit l'alcool, la morphine ou l'abus du tabac, je puis affirmer que *tous* s'en vont *complètement guéris*.

Je suis heureux de savoir que le docteur Edmunds sera présent au meeting, car dans toutes ses savantes recherches, il n'a en vue que le bien de l'humanité.

Jé souhaite le plus vif succès à cette séance que vous voulez bien honorer de votre présidence, et je reste,

Cher Chanoine Fleming,

Très sincèrement votre,

GRAVES.

RÉV. PÈRE MACGLYNN :

" Comme la cure Keeley sauve des hommes, elle a toute mon approbation. "

DR JAMES EDMUNDS, de Londres :

" Le docteur Keeley en connaît plus au sujet de l'alcoolisme que tous les docteurs ensemble. "

RÉV. DR TALMAGE, de Brocklynn :

" La cure Keeley a en elle le cachet de l'être suprême. "

L'AMIRAL WALKER, de la marine Américaine :

" Tout ce qui contribue au bien être physique et moral de l'humanité, tout ce qui peut rendre la vie heureuse et joyeuse est contenu dans le remède du docteur Keeley. "

LE MAJOR McLAUGHRY, chef de la police de Chicago.

" Je suis convaincu que la cure Keeley est plus efficace pour la guérison de l'ivrognerie que toutes les autres médications. "

P. D. ARMOUR, propriétaire des célèbres salaisons de Chicago :

" J'ai envoyé à l'Institut Keeley, environ deux cents de mes employés depuis mes bouchers jusqu'à mes contre-maîtres : tous ont été guéris radicalement. "

LE GÉNÉRAL NEAL DOW, l'apôtre de la tempérance aux Etats-Unis :

" Le traitement du docteur Keeley est d'une réussite certaine. "

LE MAJOR SAM. MOORE, de l'Armée Américaine :

" Ma conviction est que le traitement Keeley guérira tout homme ou femme adonné à l'ivrognerie. "

RÉVÉREND J. L. JONES :

" Mon devoir est de ne parler qu'avec un profond respect du docteur Keeley. "

LAWRENCE HANLEY, comédien :

" La découverte du docteur Keeley est la plus grande qui ait été faite de nos jours. "

FRANCIS MURPHY :

" J'ai prié pour cette découverte. "

C. H. TAYLOR, éditeur du journal " Le Globe " de Boston :

" J'ai la plus entière confiance en la cure du docteur Keeley depuis A jusqu'à Z. "

RÉV. DR LORIMER, de Boston :

" J'ai un très grand respect pour le docteur Keeley et j'ai complètement foi en son traitement. "

RÉV. T. C. WARNER, ex-chaplain de la grande armée de la République :

" Je suis devenu un fervent adepte de la cure du docteur Keeley. "

RÉV. DR PARKHURST :

" Le docteur Keeley a toutes mes sympathies. "

E J. HENLEY, comédien.

" Je dis à tous mes amis : que Dieu bénisse le docteur Keeley. "

D RUSSELL BROWN, gouverneur de l'Etat de Rhode Island :

" J'ai toute confiance en la cure Keeley. "

Voilà, on en conviendra, des noms et des témoignages irrécusables, noms des plus honorables, témoignages qui ne pourraient être achetés. Je les ai pris, au hasard, parmi mille autres. Les journaux de ce pays contiennent chaque jour des attestations de patients guéris ; On peut, comme je l'ai fait maintes fois, s'en rendre compte à l'Institut Keeley à Montréal.

Alors que je m'étais donné la tâche de faire, dans cette revue, un historique succinct des grandes découvertes humanitaires de ce siècle, il était impossible que je n'y plaçasse point l'homme dont l'œuvre m'apparaît tellement immense dans ses conséquences qu'elle ne saurait être encore saine-ment envisagée. Il en est d'elle, au point de vue morale et philosophique, comme de ces hautes montagnes dont on ne peut contempler qu'à distance toute la majesté. Les yeux de l'esprit, comme les yeux physiques, gardent longtemps l'éblouissement des faits ou des choses trop colossales pour leur vision ; ce n'est que plus tard qu'ils s'y habituent et les peuvent apprécier.

SEVERUS

## SOMMAIRE DU No 2

LES COQUINS TRIOMPHANTS	- - - -	Maurice de Pradel
LE THÉÂTRE AU CANADA	- - - -	Millevoys
2E CAUSERIE SUR L'ALCOOLISME	- - - -	Docteur Keeley
POÉSIE	- - - -	Louis Fréchette
LES NERFS DU GÉNÉRAL (nouvelle)	- - - -	de Quincy
PROMENADE DANS MONTRÉAL	- - - -	Fortunio
POÉSIE	- - - -	M. de Pradel
REVUE DU MOIS	- - - -	Millevoys
HISTOIRE D'UN ALCOOLIQUE	- - - -	Par lui même

## NOUVELLES A LA MAIN

On parle de l'existence forcément un peu monotone des détenus de Mazas. Tout le monde tombe d'accord qu'en somme cela manque de distractions.

—Heureusement, dit quelqu'un, ils ont une bibliothèque à leur disposition.

—Oui... des romans célèbres, des récits de voyages...

—Et aussi les poètes classiques : Corneille, Racine, Molière...

—Sans compter Despréaux !

# La guérison de l'Ivrognerie

Par le traitement Keeley, examinée au point de vue judiciaire par l'hon. juge T. W. Brown, de la Cour Supérieure de Memphis (Tenn.)

## CERTIFICAT DE MA GUÉRISON :

Cher monsieur,

Vous me demandez mon appréciation sur le traitement du docteur Keeley pour la guérison de l'ivrognerie, d'après mon expérience personnelle et mes propres observations.

Vous semblez me faire cette demande avec une certaine timidité, dans la crainte sans doute, d'un refus de ma part de rendre témoignage au mérite des remèdes du docteur Keeley. Veuillez bien croire que je n'ai à cet égard aucune fausse honte, et je me fais, au contraire, un plaisir de certifier que ce traitement m'a rendu un inappréciable service. Je considère même qu'il est de mon devoir envers mes amis et le public en général, d'user de l'influence que je puis avoir, pour propager le traitement du docteur Keeley.

J'ai été témoin de tant de ruines, ruines physiques par la perte, sans cause apparente, de grandes fortunes ; ruines des plus belles espérances par l'ivrognerie et la morphinomanie, que je me regarderais comme coupable d'indifférence et d'ingratitude, si je ne saisissais pas toutes les occasions de faire connaître les bienfaits que j'ai reçus de ce traitement. Je dois certainement ne pas craindre de les publier, certain d'être ainsi utile au bonheur de mes concitoyens. Je serais donc heureux que mes connaissances particulières pussent donner à mes paroles un certain poids.

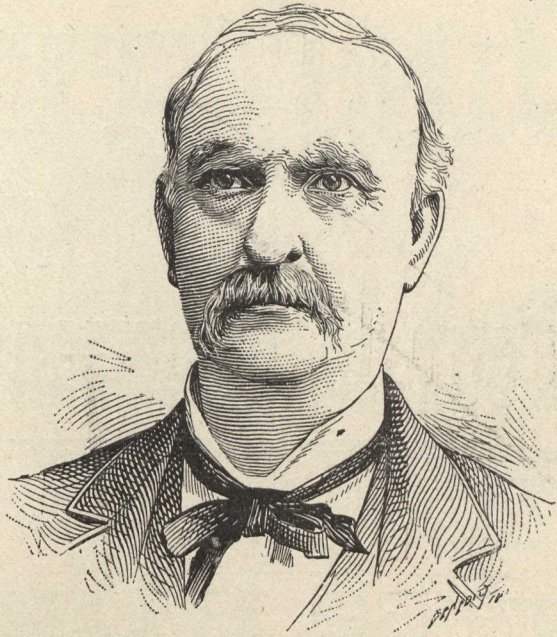
Mon opinion est que le système du docteur Keeley repose entièrement sur des données scientifiques.

Il reconnaît comme des maladies, et traite comme telles, l'alcoolisme et la morphinomanie. Dans les deux cas, l'excès développe une maladie du corps et de l'esprit.

Durant ma longue carrière d'avocat, je me suis convaincu que bien des gens envoyés au gibet par les cours d'assises, eussent dû être traités dans des asiles d'aliénés.

Malheureusement, jusqu'ici, la justice s'obstine à ne pas reconnaître qu'un long usage de boissons alcooliques ou de narcotiques agit sur le cerveau assez puissamment pour provoquer l'irresponsabilité du crime.

Je crois cependant que le temps n'est pas éloigné où l'acte d'un criminel sera pesé dans des balances plus justes, après des recherches minutieuses sur ses penchants pour l'alcool, la morphine ou l'opium ; car on reconnaîtra que dans la plupart des cas, c'est à ces



JUCE T. W. BROWN.

poisons bien plus qu'à d'autres causes, qu'il faut rapporter le plus grand nombre des actes criminels. La peine de mort appliquée à des crimes perpétrés dans des cerveaux d'où les poisons ont chassé le libre arbitre, est donc une révoltante inhumanité. Et ce temps viendra, certainement, je le répète, lorsque la cure Keeley sera employée pour le traitement des aliénés.

Mon expérience et mes observations me permettent d'affirmer que la santé ne souffre aucunement des effets de ce traitement.

Je suis âgé de 66 ans, et j'ai pris le traitement Keeley tel qu'il est administré dans son Institut, par ses médecins.

J'avais fait un abus excessif des boissons fortes, depuis plus de vingt ans. Ma très longue habitude de leur usage rendait mon cas extrêmement difficile et rebelle à l'efficacité de la cure.

Cependant, je me soumis docilement au traitement, et le résultat en fut merveilleux, non seulement sans aucun inconvénient pour ma santé, mais je sentis au contraire celle-ci se fortifier davantage.

Ce remède détruit à jamais la soif insatiable de la boisson.

Si je pouvais trouver des paroles plus convaincantes pour rendre témoignage de ce traitement merveilleux, je m'en servais pour le recommander.

J'offre au monde, comme gage et comme preuve, mon expérience personnelle, ma guérison parfaite et le bonheur de ma famille.

Je ne veux pas m'étendre plus longuement sur ce sujet et je termine cette lettre, espérant que vous serez satisfait d'apprendre que, d'après mon opinion, vous êtes engagé dans une œuvre au-dessus de toute autre, car elle a pour but de sauver les ivrognes de leur pire ennemi : le whisky.

Votre très dévoué, T. W. BROWN,

Juge de la Cour Supérieure, de Memphis, (Tenn.)

Le seul véritable Institut Keeley à Montreal, est situé 69 rue Orbosne. Tel. 4544

**S'ADRESSER AU GERANT.**

# L'INSTITUT KEELEY

Pour la guérison

De L'IVROGNERIE  
De la MORPHINE et  
De L'OPIUM

N° 69 RUE OSBORNE  
**MONTREAL**

Le seul Institut ayant le droit de se servir et se servant des célèbres remèdes du grand maître, dans la province de Québec.

Toute autre annonce de la cure de l'Ivrognerie d'après le

SYSTEME KEELEY

ou avec les Remèdes Keeley est une imposture, contre laquelle nous mettons en garde le public.

Les Patients sont sous les soins immédiats d'un médecin formé par le Dr Keeley lui-même.

TOUTE CORRESPONDANCE STRICTEMENT CONFIDENTIELLE